L'UNION SPIRITE BORDELAISE

REVUE DE L'ENSEIGNEMENT DES ESPRITS

PREMIÈRE ANNÉE N° 28. 22 DÉCEMBRE 1865.

ÉTAT HIÉRARCHIQUE DES ESPRITS

QUI SE COMMUNIQUENT

De quoi s'agit-il au juste ? — Dans l'avant-dernier numéro de l'*Union*, M. Bez, l'intelligent et excellent directeur de cette revue, se plaît à nous adresser la parole avec une bonhomie charmante, et franchement trop parfaite, eu égard à la circonstance dont il s'agit, pour que nous ne le soupçonnions pas un peu de jouer finement à la malice. L'arène de la discussion qu'on nous invite avec tant de grâce à parcourir est fort glissante, comme chacun sait, et les plus habiles ne s'y aventurent pas toujours sans glisser quelquefois. C'est le beau moment pour la galerie, de jouir, aux dépens des imprudents, d'un plaisir intime, si l'on en a le désir. Eh bien ! malgré une perspective si peu encourageante, nous cédons volontiers à l'aimable tentateur et profitons de l'occasion avec une véritable reconnaissance, comptant assez sur un sourire rémunérateur des bien-aimés invisibles et aussi sur beaucoup d'indulgence auprès de nos amis en croyance.

On s'est demandé avec insistance, dans les groupes spirites et ailleurs, si les Esprits qui se communiquaient jouissaient d'une haute perfection. Nous sont-ils très supérieurs, comme beaucoup le croient, ou ne sont-ils tous indistinctement que des frères chez lesquels on retrouve les caractères

généraux de la famille, un mélange bizarre de qualités bonnes et mauvaises, de grandes inégalités de force morale, de science, de sagesse et de vertu.

Évidemment il ne s'agit pas de savoir si du haut des célestes systèmes et des sphères sublimes qu'ils peuplent, de grands messagers divins n'ont pas préparé de loin et n'aident pas avec amour et selon leur pouvoir le mouvement régénérateur qui emporte actuellement la terre. Ce point est positif et ne saurait raisonnablement faire doute pour personne. On demande uniquement si nos médiums sont quelquefois en rapport direct et personnel avec ces intelligences supérieures, si différentes de nous.

De la question ainsi réduite et délimitée nous allons rapprocher les réflexions suivantes auxquelles, à cette occasion, nous nous sommes alternativement livré, et qui, par leur opposition même ou plutôt par leur réunion n'en contribueront que mieux à éclairer vivement le sujet et à faire connaître plus complètement la vérité.

POURQUOI ON CROIT QUE LES ESPRITS SUPÉRIEURS N'INTERVIENNENT JAMAIS PERSONNELLEMENT

Croire, disent les partisans de la non-intervention, croire que, entre les Esprits qui se communiquent, les meilleurs au moins sont des êtres d'une excellence exceptionnelle, planant à une immense hauteur au-dessus de la petitesse humaine, et se perdant plutôt dans les splendeurs divines que voisins de nous et nos semblables par l'intelligence et le cœur, ce serait ne pas tenir assez compte des faits qui se produisent invariablement sous nos yeux depuis dix ans. Au fruit, comme on dit, on reconnaît l'arbre, à l'œuvre l'homme sage, à l'idée la force et la nature de l'Esprit. Or, quelles sont les idées qui prévalent dans les communications? Sont-elles empruntées à la terre ou à un monde plus parfait?

En rassemblant soigneusement de tous les points du globe dans un centre unique ce qu'on a jamais obtenu de mieux en ce genre, en groupant, en triant, et en coordonnant méthodiquement les idées diverses éparses dans toutes les communications, comme l'a fait avec tant de supériorité le fondateur de la doctrine, il est incontestable qu'on se trouve inopinément en présence d'un ensemble d'idées dont le nombre, la grandeur et la beauté étonnent et ravissent en une douce extase. Mais quand, le premier saisissement passé, on examine de plus près, qu'on analyse froidement et qu'on étudie, pour ainsi dire, pièce à pièce le système philosophique et religieux qui avait d'abord ébloui, on ne tarde pas à s'apercevoir avec un étonnement nouveau, et non sans la plus vive satisfaction, que les doctrines qu'on avait d'abord crues descendre neuves et toutes faites du ciel n'étaient qu'un résumé excessivement remarquable de tout ce qui s'est jamais dit et pensé de plus sublime ici-bas.

LES PRINCIPES FONDAMENTAUX DU SPIRITISME SE RETROUVENT A TOUS LES AGES DE L'HUMANITÉ

Les écrits spirites, en effet, sans excepter ceux du maître lui-même, sont contenus en substance dans les écrits philosophiques du passé dont ils ne diffèrent pas sensiblement dans leurs vues les plus élevées et dans leurs aspirations les plus sublimes. Allan Kardec lui-même répète souvent, et une étude approfondie des diverses phases de la pensée humaine prouve surabondamment qu'effectivement ces idées n'étaient pas inconnues de nos pères, que les plus grands philosophes les professaient longtemps avant qu'il fût question de spiritisme. Ne formaient-elles pas la partie la plus importante des doctrines druidiques, comme l'a démontré A. Pezzani? Ne les retrouve-t-on pas en grande partie, et sous des formes diverses, aux Indes, en Chine, dans le Nou-

veau Monde? Le christianisme primitif ne les enseignait-il pas, et les religions dites païennes n'en sont-elles pas elles-mêmes remplies?

Les idées spirites portent donc toutes en caractères distincts une date et un nom précis. Ces dates sont toutes historiques et ces noms ceux des Esprits les plus illustres de la grande famille humaine : la terre, voilà leur patrie unique; nulle part de trace d'une intervention étrangère, quelque soin qu'on mette à la rechercher. De quel droit et à quel titre en ferait-on honneur aux Esprits supérieurs qu'on n'y remarque pas.

Oh! non, le spiritisme n'est pas une nouveauté comme il a semblé bon à quelques-uns de l'appeler. Il est ancien comme l'humanité, se révèle avec éclat dans les faits et chez tous les grands penseurs : œuvre de la terre, objet de longs et patients travaux, mais aussi œuvre excellente, réalité parfaite de notre état intellectuel et moral le plus avancé, monument grandiose illustré par les labeurs des plus grands génies que notre planète ait produits.

Ce monument antique, il est vrai, brille aujourd'hui d'un éclat inaccoutumé et se dispose à devenir le seul temple agréable à la divinité et le rendez-vous général de tout ce qu'il y a ici-bas d'Esprits religieux, droits et élevés. Mais à qui devons-nous ce résultat final si glorieux?

UNE IMMIXTION DIRECTE D'ESPRITS SUPÉRIEURS SERAIT-ELLE RAISONNABLE ET UTILE?

L'humanité, après avoir seule accompli les travaux spirites les plus difficiles et consacré à ce chef-d'œuvre son temps, ses fatigues et ses ressources, serait-elle, au dernier moment, privée du mérite de l'achever et évincée dans cette importante tâche par une intervention étrangère quelque haute qu'on veuille bien la proclamer. Mais pour qu'une

pareille intervention offre quelque apparence de possibilité, faut-il au moins qu'elle soit raisonnable et utile, puisque ce sont des Esprits éminemment bons et sages qui voudraient s'en charger. Or, de quelque façon qu'on l'entende, quelques motifs qu'on lui assigne, ordinaires ou très élevés, peu importe, elle ne saurait en aucune manière être utile.

De deux choses l'une : ou les enseignements des Esprits supérieurs, quel qu'en puisse être l'objet, terrestre ou céleste, scientifique ou religieux, industriel ou moral, dépassent ou ne dépassent pas les connaissances et idées dont nous sommes déjà en possession. S'ils ne dépassent pas, s'ils ne font que nous remettre sous les yeux ce que nous savons déjà, l'intervention est inutile. S'ils dépassent, distinguons : ils dépasseront peu ou beaucoup, plus ou moins.

SORT INFAILLIBLE RÉSERVÉ A TOUTE IDÉE SUPÉRIEURE DESCENDANT AU MILIEU DES HOMMES

Si les Esprits supérieurs oubliant, par impossible, la profonde sagesse qui leur est propre, venaient à nous transmettre des enseignements dépassant grandement tout ce que notre esprit peut concevoir, qu'on se figure, si c'est possible, le singulier et triste spectacle que, dans de semblables conjonctures, offrirait nécessairement la terre. Une idée supérieure, dépassant les plus fortes intelligences, se glisse, supposons, dans une communication, se développe dans d'autres et finalement, après bien des tergiversations peut-être, le médium se décide à la livrer au public. Apparaissant d'une manière brusque et subite au milieu de nous, trop élevée pour être bien aperçue, trop grande pour être saisie, par conséquent mal ou nullement comprise, travestie, confondue avec l'erreur, traitée de folie, objet peut-être de luttes haineuses et de cruelles persécutions. Elle se débat un instant sur la surface du perfide abîme, fait des efforts désespérés et bientôt

sans appui et sans ressources faiblit et disparaît dans les noires profondeurs, au milieu des huées du monde civilisé, aux applaudissements des Esprits les plus généreux et à l'immense douleur de l'imprudent qui l'avait prématurément évoquée. Tout ce qu'il a fait dans l'intérêt de la vérité se tourne fatalement contre elle. Le mal est irréparable. Non-seulement la grande pensée est morte, mais elle est flétrie et laissant chez tous ceux qu'elle devrait rendre heureux les plus mauvais souvenirs, elle ne pourra, pendant de longs siècles peut-être, se réhabiliter ici-bas et rendre son retour possible. Qui ne se souvient ici de tous les grands hommes honnis, persécutés, abreuvés de toutes sortes d'amertumes et finalement exterminés par une raison aveugle et intolérante. Et cependant ceux qui sont ainsi morts martyrs glorieux ou inconnus de leur génie ne surpassaient que d'une mesure peu sensible le niveau commun, tandis qu'il s'agit ici d'idées véritablement supérieures et ne trouvant encore l'asile le plus rudimentaire dans les lobes du cerveau humain.

ACTIVITÉ ET TRAVAIL PERSONNEL, UNIQUE MOYEN DE VIE ET DE PROGRÈS POUR TOUT CE QUI EXISTE

Dans leurs rapports directs avec nous, les Esprits supérieurs trop sages pour livrer par leur imprudence le monde au trouble et à l'anarchie, s'abstiendront donc d'une manière absolue de présenter toute idée qui dépasserait notablement la portée ordinaire de l'intelligence humaine, rasant pour ainsi dire la terre et ne s'élevant dans leur vol que strictement ce qu'il faut pour ne pas se heurter continuellement contre les objets grossiers et indignes d'eux qui hérissent le sol. Or, même dans ces conditions de bienveillance extrême nous seront-ils utiles et feront-ils une bonne œuvre?

Outre que des Esprits très rapprochés de nous, presque nos égaux pourraient, avec le même avantage pour nous et

plus de profit pour eux, s'acquitter de cette modeste et trop facile mission pour des Esprits supérieurs, n'y a-t-il pas à faire ici une considération aussi importante que profonde? La condition indispensable de toute vie, et de tout progrès n'est-ce pas l'activité personnelle, le travail intime et propre de l'individu? Ne pas se mouvoir, c'est mourir; ne pas travailler, ne pas exercer les forces acquises, c'est languir, c'est dépérir. Ceci ne s'accepte point, cela est; c'est la nature, bon gré mal gré on le subit; et, chose tout aussi remarquable, non-seulement il faut travailler et agir avec énergie pour grandir et se perfectionner, mais rester immobile et ne pas demander au travail son existence et son bien-être, c'est devenir même incapable de goûter et de s'assimiler les richesses et les bienfaits de la civilisation répandus avec profusion autour de nous. Et malgré cela, les Esprits supérieurs quitteraient leur sphère pour venir nous procurer ce funeste repos, pour nous donner gratuitement et sans effort ce qui nous manque, ce que nous désirons; nous dispensant ainsi par une complaisance criminelle de chercher par nous-mêmes, et d'aspirer avec énergie à un avenir meilleur, comme c'est notre devoir! Personne ne le croira et ne leur fera l'injure de le dire.

COMMENT CONCLUENT CEUX QUI NIENT TOUTE INTERVENTION DIRECTE?

De quelque façon donc qu'on envisage l'intervention personnelle des grands Esprits dans les communications spirites, elle ne saurait être un seul instant dite utile et raisonnable. Cette nouvelle preuve purement de spéculation venant ainsi corroborer, par un accord vraiment remarquable et rare entre les faits et le raisonnement, les conclusions auxquelles l'observation seule de ce qui se passe invariablement dans les réunions et communications avait amené l'Esprit,

fournit un argument puissant et sans réplique contre cette immixtion supérieure tant et trop caressée par certains médiums. La raison ne s'appuyant que sur elle-même peut s'égarer, l'observation seule peut suggérer des idées incomplètes ou fausses, mais lorsque l'une et l'autre viennent s'unir étroitement et se confirmer réciproquement, le doute le plus invétéré doit céder, en tout cas il serait déraisonnable.

LES CONCLUSIONS DE CEUX QUI ÉCARTENT LES ESPRITS SUPÉRIEURS DES RÉUNIONS SPIRITES SONT-ELLES ADMISSIBLES EN CE QU'ELLES ONT DE TROP ABSOLU ?

Tel est le langage de ceux qui pensent que les Esprits supérieurs ne sont jamais en rapport direct et personnel avec les médiums. Ce langage est grave, on ne saurait en disconvenir, et les raisons alléguées étourdissent un peu les convictions les mieux assises. Les partisans de l'intervention directe et personnelle répondent avec raison que les arguments par lesquels on les combat ne sont pas entièrement indiscutables et que tout en n'admettant en aucune façon des rapports supérieurs, quotidiens presque et facultatifs, ils ne sauraient pas plus tirer des conclusions aussi radicales et aussi extrêmes que celles qu'on leur oppose. Les Esprits supérieurs, disent-ils, interviennent directement et par eux-mêmes quelquefois et par des motifs graves. Cette manière de voir est la nôtre, la première nous paraissant fausse en ce qu'elle a d'exagéré. Prochainement nous donnerons avec tout le soin possible les raisons qui militent en faveur de la seconde opinion, et nous les ferons suivre des corollaires intéressants que ce petit travail comporte.

QUÔMES D'ARRAS.

Correspondance.

Marmande, le 19 décembre 1865.

Mon cher Monsieur Bez,

Depuis quelques jours a commencé à Meilhan (Lot-et-Garonne) un jubilé qui doit finir le 31 de ce mois. M. Silve, que je n'avais pas l'honneur de connaître y fait entendre ses prédications. Attiré à une de ces réunions par sa réputation d'éloquent orateur, j'ai entendu de mes propres oreilles l'attaque la plus... j'allais dire déloyale... la plus inepte contre le spiritisme.

Je lui ai adressé dès le lendemain, à ma rentrée à Marmande, la lettre ci-dessous que je vous transmets :

« Marmande, 15 décembre 1865.

» Monsieur Silve,

» J'ai eu le plaisir d'assister à votre prédication d'hier jeudi, 14 décembre, je n'ai pas été peu surpris, je l'avoue, de cette nouvelle manière d'attaquer le spiritisme. Qui voulait-on égarer dans cette occasion? Quelques ignorants, quelques vieilles femmes ou des enfants, qui n'ont rien lu, parce qu'ils ne savent pas lire, et qui peuvent, seuls, croire sur parole.

» La doctrine spirite, avez-vous dit, cher Monsieur, est la négation :

» De l'immortalité de l'âme,

» De la justice de Dieu et de l'enfer,

» De l'incarnation du Christ.

» C'est la voie qui conduit au suicide ou aux aliénés, dont le nombre va toujours croissant.

» La négation de l'immortalité de l'âme, dites-vous! Je

ne crierai pas, ainsi que l'ont fait certains de vos auditeurs, à la fausseté, à la mauvaise foi ; je ne dirai pas non plus que c'est un simple *lapsus linguœ;* mais je me permettrai de vous faire observer, Monsieur, que cette assertion peut et doit être taxée de *niaiserie ;* elle trouve sa condamnation dans le mot même : *spiritisme.*

» La doctrine spirite — vous l'avez lue, je me plais à le croire, puisque vous entreprenez de la réfuter — proclame l'immortalité et l'individualité de l'âme ; le but, qui est le bonheur, pour lequel elle a été créée, et auquel elle n'arrive qu'après s'être épurée par les épreuves ou les existences.

» Prenez garde, Monsieur, vous vous placez entre ces deux hypothèses : ou vous êtes dans une ignorance complète de la doctrine spirite, ou vous êtes de mauvaise foi.

» Elle nie, dites-vous encore, *la justice de Dieu et l'enfer*..... La justice de Dieu, oh ! non. Cette justice éclate dans tous les maux dont nous voyons la pauvre humanité accablée, dans toutes les manifestations spirites ; elle existe sur toutes les pages de ses livres ; elle nous est révélée par des faits palpables. Mais *l'enfer éternel avec ses flammes,* oui le spiritisme le nie, parce qu'il serait la négation de l'infinie miséricorde de Dieu. Parler d'un enfer éternel, c'est blasphémer, c'est vouloir porter atteinte à l'un des attributs de Dieu, la bonté. Il est vrai que la doctrine spirite n'a point ses prêtres qui, par une commode absolution, ou par des prières octroyées moyennant finances, arrêtent le cours de la justice divine.

» Le spiritisme nie, dites-vous encore, *l'incarnation du Christ.* Vraiment, Monsieur, vous êtes stupéfiant ! Quoi ! vous ignorez ou feignez ignorer que le spiritisme n'est autre chose que le christianisme dans toute sa pureté ? Pour les spirites, le Christ est le divin missionnaire qui est venu arracher la planète à l'idolâtrie, abaisser les grands, élever

les petits et donner à suivre l'exemple de son désintéressement et de son humilité, vertus que les spirites cherchent à pratiquer. De même qu'on connaît un arbre à ses fruits, de même on connaît les faux disciples du Christ à l'orgueil, à l'esprit de domination et d'intolérance et à la cupidité qui les caractérisent. Vous êtes de mon avis, vous, Monsieur, qui dans toutes vos instructions prêchez l'humilité, la patience, le mépris des richesses et la charité, cette sublime voie de laquelle on s'écarte si souvent, quand on est animé d'un despotique fanatisme.

» Quant aux fous par le spiritisme, qui peuplent, selon vous, les hôpitaux, les spirites vous les abandonnent ; ils laissent le soin au clergé de prier pour leur guérison. Je n'entreprendrai pas de mettre sous vos yeux les statistiques publiées récemment, et qui établissent d'une manière péremptoire, par des chiffres irrécusables, la décroissance des aliénés, depuis l'année 1854, antérieure à la connaissance du spiritisme, jusqu'à nos jours ; mes soins et ma bonne foi s'exerceraient ici en pure perte. Les ennemis naturels et intéressés du spiritisme ont besoin de cet épouvantail pour arriver à leur but : que leur importe le moyen !

» Le spiritisme pousse au suicide, avez-vous prétendu aussi. Et comment ? Est-ce en nous représentant les tortures et les remords qu'éprouve le suicidé ? Ah ! çà, nos prédicateurs catholiques ont-ils décidément fait divorce avec la logique ?

» Veuillez, Monsieur, je vous prie, demander à M. le curé de Meilhan, ce qu'est devenu le malheureux A..... C...., avec la crainte des flammes éternelles qu'il a cherché à lui inspirer.

» La connaissance et la pratique du spiritisme l'eussent infailliblement sauvé.

» Agréez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

» DOMBRE. »

Le lendemain 16, je reçois, par le retour du courrier, un paquet de Meilhan contenant ma propre lettre, et de M. Silve, les quelques lignes que voici :

Meilhan, le 16 décembre 1865.

» MON CHER MONSIEUR,

» Vous êtes donc spirite et vous vous en faites gloire! Permettez-moi de vous en plaindre, et de vous en plaindre souverainement; un spirite, en effet, est bien digne de pitié!

» Comment! mon cher Monsieur, vous ne comprenez pas l'absurdité, l'insigne folie, le souverain ridicule de vouloir aujourd'hui ébranler, modifier le dogme catholique, qui repose sur la révélation, l'autorité de l'Église et sur une tradition de plus de dix-huit siècles?

» Vous avez donc la prétention et le courage de vous croire plus que ces grands docteurs de l'Église, qui ont été la merveille et la lumière de leur siècle!

» Ne faut-il pas aimer la nouveauté, avoir l'esprit bien faux et l'imagination bien en délire, pour proclamer ces aberrations spirites et se croire plus en possession de la vérité que l'Église romaine?

» Puisque vous êtes si peu sérieux, vous me permettrez de cesser avec vous tout rapport et de vous renvoyer vos rapsodies.

» Veuillez agréer, mon cher Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

» SILVE, J. S. M. »

La promptitude du renvoi de ma lettre me fait penser qu'elle n'est pas de son goût. J'en suis bien fâché; mais ses

assertions fausses et mensongères du haut de la chaire de verité, pouvaient-elles êtres relevées différemment et avec plus de douceur et de modération? Remarquez bien, Monsieur Bez, que M. Silve ne dit pas un seul mot de mon appréciation sur les sentiments, sur l'esprit de fausseté qu'il a apportés dans la définition de la doctrine spirite; il ne dément rien, il se borne à me plaindre! me plaindre, d'avoir la prétention d'*ébranler le dogne catholique!* Vous êtes trop bon, cher Monsieur Silve, rassurez-vous; les spirites n'ont pas d'efforts à faire; Dieu et les bons Esprits se chargent de ce soin. *Ébranler le dogme catholique!* Comme s'il s'agissait d'un roc, assis sur des bases éternelles! Quel aplomb, dans leurs discours, quand ils voient leur édifice vermoulu tomber pièce à pièce, quand, avant de longues années, ils se trouveront, eux, prêtres, avec leur onéreuse inutilité, isolés au milieu de leurs temples déserts, tenant en mains leurs escarcelles vides.

Vos docteurs, M. Silve, et *votre église romaine* se sont, dans leur orgueil, élevé un trône qui donne le vertige. Il est voisin du ciel. Dieu n'a plus rien à faire; ses ministres se sont chargés d'administrer sa justice; leur boîte de *Pandore,* pleine d'anathèmes et d'indulgences, s'ouvre sur ceux que leur caprice absout ou condamne sans appel. Voilà, Monsieur, ce que *les docteurs, la merveille et la lumière de leur siècle,* ont produit de plus clair.

Le rôle qu'ils se sont donné dans le pélerinage de cette vie n'est pas le plus humble, comme vous le voyez, et ne serait pas le moins désavantageux, s'ils en étaient réellement investis par Celui qui gouverne tout. Il est bien présumable qu'ils se sont réservé aussi les meilleures places dans le ciel, et, à ce propos, je me rappelle avoir vu quelque part une immense toile peinte représentant le ciel et l'enfer. Sur le plan le plus élevé de la toile figurait le Père

éternel, à ses côtés Jésus et la vierge Marie. Le Saint-Esprit était représenté, comme toujours, sous la forme d'un pigeon, planant au-dessus des têtes. Immédiatement après, aux pieds du Très-Haut, on voyait les princes, les dignitaires de l'église, le haut et bas clergé, puis les puissants et les grands de la terre. Cet ensemble était le personnel du Paradis, jouissant dans une heureuse contemplation des tortures des damnés, condamnés aux flammes éternelles de l'enfer, qui était peint sur le plan le plus bas et qui n'était peuplé, comme on le devine, que d'humbles et de petits, en un mot de ce qu'on a appelé en terme parlementaire *canaille et vile multitude*.

— Quelle bêtise que ce tableau ! murmura une voix à mes côtés!

— Pas tant que vous croyez, repris-je, le peintre a dû ou s'inspirer auprès d'un membre du clergé pour la composition de son tableau, ou vouloir afficher une œuvre ironique, qui a bien son sel.

Voyons, mon cher Monsieur Silve, soyons sérieux : sur un piédestal élevé, recouvert de velours et d'or, posent majestueusement les honneurs, les richesses, la considération, que je vous prie de personnifier par la pensée. Ces personnifications sont le haut clergé, vous ne sauriez en disconvenir.

Descendons dans une étable et que voyons-nous autour d'une crèche, où, il y a aujourd'hui dix-huit cent soixante-cinq ans, naquit Jésus, celui que vos docteurs, vos princes de l'église, nous donnent pour exemple? Nous voyons la pauvreté et l'humilité.

Je m'arrête là, m'abstenant de toute réflexion; seulement, je me ferai l'honneur de vous répéter que le bon, que le *vrai spirite* fait ou doit faire consciencieusement ses efforts pour pratiquer toutes les vertus, pour accomplir

tous les préceptes de la morale du Christ, résumés dans ces deux mots *amour et charité;* voilà cependant ce que vous appelez *aberration spirite, rapsodies.*

Cher Monsieur Bez, je vous adresse ces quelques lignes pour que vous les publiiez dans le plus prochain numéro de l'*Union.* Mon but n'est point la conversion de M. Silve, qui mourra, je le crains, dans l'*impénitence finale,* et a nécessairement besoin de passer dans le monde des Esprits, pour se convaincre que la *vérité* n'est pas en la possession de l'*église romaine.* J'avais à relever des faussetés publiquement prêchées au milieu d'une population imparfaitement initiée aux sublimes vérités du spiritisme, et un silence absolu, après une telle prédication, eut été mal interprêté.

Une chose m'étonne, c'est que M. Silve ne m'ait pas ignalé l'inconvénient que nous rencontrons dans nos travaux spirites, celui de voir *poindre la queue ou la corne du diable.* Est-ce que leur croquemitaine serait usé?

Agréez, cher Monsieur Bez, l'assurance de mes sentiments tout fraternels.

DOMBRE.

LE MAGNÉTISME ET LE COLONEL GURWOOD

Le 23 novembre 1844, ayant pris à Bordeaux la malle de Paris, je me trouvai avoir pour compagnon de voyage un homme de cinquante-cinq ans environ, de haute stature, aux allures froides, mais pleines de distinction. Quelques mots prononcés d'un accent légèrement britannique me fixèrent suffisamment sur la patrie de mon voisin. Entre français on fait vite connaissance; il n'en est pas de même avec les fils d'Albion. A Angoulême, nous avions à peine échangé quelques paroles banales. Heureusement qu'un pâté de foie gras consommé à Ruffec en collaboration, éta-

blit entre nous un solide lien et nous pûmes mutuellement nous appeler par notre nom. L'anglais était le colonel Gurwood, gouverneur de la Tour de Londres. Mon nom à moi ne fait rien à l'affaire.

Enfin, arrivés à Tours, l'intimité était complète et je risquai la plaisanterie.

— Vous autres français, vous riez de tout!

— Pardieu, colonel, comment tenir son sérieux quand vous posez des axiomes tels que ceux-ci : « Le magnétisme est une doctrine positive, reposant sur des faits certains, avérés, dont la reproduction est constante dans toutes les conditions semblables. »

— Vous ne croyez pas au magnétisme, jeune homme?

— Entendons-nous, colonel; je crois à la possibilité d'endormir un être quelconque à force de le fatiguer par des *passes* et des *contre-passes*, de même que je crois à la faculté de faire bâiller en bâillant, mais je doute du magnétisme appliqué à la lecture par l'épigastre, aux jeux de cartes, à la divination des événements présents ou passés, et à tous les exercices du même genre pratiqués, dit-on, dans les séances des magnétiseurs. Mais vous, colonel, j'espère que vous ne donnez pas dans toutes ces billevesées?

Comme je disais ces mots, le colonel Gurwood ouvrit son portefeuille, mit à part quelques lettres nécessaires à sa narration, et s'exprima en ces termes :

— Il y a deux ans, mon jeune ami, j'étais, à l'endroit du magnétisme, aussi sceptique que vous, lorsqu'un jour du mois d'octobre 1842, j'entrai au Palais-Royal, chez Sabatier, le fameux faiseur de portraits au daguerréotype. Il s'y trouvait un homme d'une quarantaine d'années, à la physionomie vive, à l'œil étincelant, vers lequel je me sentis porté par une de ces sympathies qui ne s'expliquent pas. Il faut croire que le même phénomène se manifesta chez cet

omme ; car il se montra pour moi plein de déférence, et, n ma qualité d'étranger, il me laissa prendre les devants, ien que sa venue chez Sabatier précédât la mienne.

La bonne éducation est un lien entre les hommes de tous s pays ; aussi entrâmes-nous en conversation, et, une hose en amenant une autre, nous parlâmes magnétisme, et me posai en sceptique absolu.

— Monsieur, me dit cet homme, il ne m'appartient pas e forcer vos convictions ; mais, si vous voulez me faire honneur de me suivre chez moi, je m'engage à modifier ngulièrement vos croyances, car moi, Monsieur, je suis un depte fervent du magnétisme, et, dans l'intérêt d'une cause ue je crois belle et honorable, j'occupe mes loisirs à étuier les phénomènes magnétiques sur un jeune homme qui le sommeil est d'une lucidité merveilleuse.

Mû par un sentiment de railleuse curiosité, j'acceptai la roposition de mon interlocuteur. Une voiture nous transrta rue Grange-Batelière.

Quelques instants après, mon hôte, par la seule fixité de n regard, endormait dans un fauteuil un jeune homme le, dont les mouvements nerveux causaient aux spectaurs une pénible sensation. Après une lutte de courte rée le *patient* s'endormit, et bientôt au sommeil naturel ccéda cette disposition somnambulique qui permet de parr et d'agir.

Le magnétiseur était M. Marcillet, le magnétisé Alexis idier.

Je passerai sous silence une partie d'écarté jouée contre oi et gagnée à cartes nommées par Alexis, à qui j'avais oi-même attaché sur les yeux un triple bandeau. Je ne 'étendrai pas non plus sur l'état tétanique des jambes u magnétisé devenues raides et insensibles sous l'influence

du fluide. J'ai hâte d'arriver à l'exposition des faits qui me sont personnels.

Après divers exercices, je m'assieds à côté d'Alexis, ma main dans sa main et nous voilà causant :

— Mon ami, lui dis-je, je suis incrédule, mais je le suis de bonne foi, ainsi ne craignez pas de ma part une opposition systématique.

— Oh ! je le sais bien ! vous avez trop de bon sens pour nier l'évidence et trop de cœur pour ne pas aimer qui vous aime... et je vous aime bien, moi, tout anglais que vous êtes; je vous aime, parce que vous avez généreusement sauvé la vie à un Français.

Singulièrement ému à cette parole, je le prie de continuer.

— Oui, reprend Alexis, il y a longtemps de cela !... Il y a, ajouta-t-il après une pause, il y a trente ans. L'affaire se passe là-bas, dans le midi, pendant l'hiver... Le pays est sauvage... Voici la nuit, et vos troupes, munies d'échelles, se rendent sous les murs d'une place forte... Dieu ! quel bruit ! Quelle mêlée !... Pauvre homme, vous êtes blessé, dit Alexis, en posant sa main sur ma tête (c'est là que porta le coup)... mais votre blessure ne vous arrête pas... Je vous vois plus loin, montant à l'assaut... sur la brèche... Des cris étouffés parviennent à vos oreilles : des soldats anglais entourent un français qu'ils veulent tuer. Vous accourez bravement, vous relevez avec votre bras les armes qui menacent sa tête, et vous commandez qu'on respecte ses jours... Oh ! allez, je vous aime bien. L'officier vous suit à une tour carrée où plusieurs de ses camarades sont faits prisonniers. Vous traversez la ville pour aller trouver votre général, à qui, sur votre ordre, le général français rend son épée.

— Et cette épée, qu'est-elle devenue?

— Votre général vous en fit don... et vous l'avez encore à

Londres, suspendue au mur de votre chambre. La lame seule date d'alors; le fourreau a été changé vers 1827.

— Et l'officier à qui je sauvai la vie existe-t-il encore?

— Oui, il existe, et depuis longtemps vous faites d'inutiles recherches pour le retrouver. Mais ayez bon espoir, revenez demain, et nous le découvrirons!

Ému, troublé par ce que je venais d'entendre, je sortis de chez M. Marcillet, la tête en feu, ne sachant plus que penser et que croire, car enfin Alexis avait dit vrai.

Oui, le 19 janvier 1812, au siége de *Ciudad-Rodrigo*, en Espagne, je fus blessé à la tête et à l'endroit même indiqué par Alexis.

Oui, dans la même nuit, j'eus le bonheur de sauver la vie à un officier français.

Oui, je reçus de lord Wellington l'épée du général BARRIÉ après l'assaut de la place.

Oui, le fourreau de cette épée a été changé vers l'époque fixée par Alexis.

Oui, je faisais des recherches pour retrouver l'officier français sauvé par mes soins, attendu que le général Napier (dans son *Histoire de la guerre de la péninsule*) me refuse l'honneur d'avoir conduit l'assaut de *Ciudad-Rodrigo*, et désigne le major Machis comme ayant droit à l'épée qui m'a été donnée par lord Wellington. Jugez donc de quelle importance il était pour moi de retrouver un témoin qui pût certifier la vérité de faits déjà vieux de trente ans! Malheureusement, je n'avais plus sur cet officier la moindre notion qui m'aidât dans mes recherches.

Le lendemain, je revins près d'Alexis, que je pressai de questions touchant l'officier français.

— J'avoue, me répond le somnambule, que j'éprouve quelque embarras à le suivre dans toutes les phases de sa carrière militaire : il se trouve mêlé dans mon esprit à d'au-

tres officiers qui assistaient comme lui au siége dont j'ai parlé .. Cherchons bien cependant... Oui, je vois notre homme, environ huit ans plus tard, à Paris, rue... Saint-Antoine, pendant la nuit... Voilà qu'on lui remet un avis très pressé, et, avec la compagnie qu'il commande comme capitaine, il se rend rue Richelieu, près la Bibliothèque royale, où je vois la foule ameutée... Ah! c'est qu'il vient de se passer un événement sinistre...

— Que s'est-il donc passé?

— Un crime, un assassinat commis sur un illustre personnage.

— Voyons, Alexis, suivez le capitaine jusqu'à nos jours, et dites-moi où je le dois chercher...

—C'est en vain que je le poursuis, ma vue ne peut l'atteindre... mais écoutez : adressez-vous au colonel du 42e de ligne, en garnison à Valenciennes... Pourtant vous pouvez ne pas vous presser ; car si vous lui écriviez aujourd'hui, il ne recevrait pas immédiatement votre lettre : il est à Maubeuge.

Curieux de vérifier ces faits, je consulte l'*Annuaire,* et j'adresse ma lettre à M. Husson, colonel du 42e de ligne, en garnison à Valenciennes.

Cinq jours après je reçus du colonel Husson une réponse dans laquelle il s'excuse de son *retard, occasionné par une tournée d'inspection.* Ce n'est pas lui qui se trouvait au siége de *Ciudad-Rodrigo,* mais son frère dont il indique l'adresse à Paris.

J'écrivis donc immédiatement à ce frère, et voici le résumé de sa réponse :

Après avoir constaté sa présence à Ciudad-Rodrigo, M. Husson continue ainsi : « Il me fut rapporté et j'ai ouï dire par plusieurs officiers anglais, pendant mon séjour au quartier-général, qu'un officier de la compagnie des voltigeurs, chargé de la défense de la petite brèche, fut assailli et

près d'être accablé par des soldats; alors il fit le cri de *détresse maçonnique,* un officier le sauva et eut pour lui des attentions suivies; il le recommanda à ses camarades sur la route que la garnison suivit, je crois même, jusqu'à Lisbonne. C'est sans doute vous, colonel, qui, au milieu d'une action vive, avez sauvé la vie à cet officier, dont je n'ai jamais su le nom.

» Paris, 17 janvier 1843,

» Signé : HUSSON, *colonel d'artillerie en retraite.* »

Le même jour, je communiquai cette lettre à Alexis.

— Courage, me dit-il, nous sommes sur la bonne voie. A votre retour à Londres, consultez les documents relatifs aux mois de janvier et février 1812, et je réponds du succès.

Un mois plus tard, j'étais dans la Tour, à Londres, furetant dans les papiers de lord Wellington tous les dossiers relatifs aux affaires d'Espagne de la dite époque... ; tout à coup mes yeux se portent sur un endossement ainsi conçu :

BONFILH, 34e léger.

Ce nom me frappe comme un trait de lumière, et, me sentant saisi d'une conviction inexplicable, j'ouvre la lettre en m'écriant : Plus de doute, c'est lui !

Par cette lettre, signée Bonfilh, un officier français faisait à lord Wellington la demande d'envoyer ses lettres aux avant-postes....

Il n'y avait là rien qui servit à me fixer; néanmoins, poussé par une voix intérieure, j'écrivis au colonel d'Artois, secrétaire au Comité des fortifications à Paris, en le priant de faire des recherches dans le bureau de la guerre.

Le colonel d'Artois me répond qu'il n'existe personne du nom de Bonfilh dans les cadres de l'armée; mais il m'envoie un certificat constatant que le commandant Bonfilh, qui a

servi dans le 34e léger, reçoit sa retraite à Villeneuve-d'Agen, et demeure à Villaréal (Lot-et-Garonne).

Le 23 avril 1844, j'adresse au commandant Bonfilh une lettre dans laquelle je lui fais part de mes recherches et de mes espérances, et, le 7 mai 1844, je reçois la réponse suivante :

« Villaréal (Lot-et-Garonne), 1er mai 1844.

» Monsieur le colonel Gurwood,

» J'ai reçu de vous une lettre datée du 23 avril, dans laquelle j'ai lu avec le plus vif intérêt les détails sur la prise de *Ciudad-Rodrigo*.

» D'après les citations que vous me faites, Monsieur le colonel, il n'y a plus de doute, je suis l'officier français, à qui vous avez si noblement sauvé la vie et que depuis si longtemps vous cherchez.

» Je me rappelle que lorsque vous arrivâtes à mon secours, j'étais couché par terre, entouré de six ou huit soldats anglais dont les uns me tenaient la baïonnette sur le corps, tandis que les autres m'arrachaient les habits ou me prenaient l'argent que j'avais sur moi.

» Vous accourûtes, Monsieur le colonel, et faisant retirer ces soldats, vous me prîtes sous votre protection. Nous nous rendîmes à la tour carrée, près la porte d'Ameida, où Monsieur le général Barrié se rendit à vous en vous disant : Respectez mes soldats ! — Ce général vous offrit même sa montre, mais vous lui répondîtes : Conservez votre montre, général ; l'honneur m'a conduit ici, et non le pillage. — Il voulut aussi vous remettre son épée et vous la refusâtes en disant : Il faut me suivre ; vous la remettrez à M. le général duc de Wellington.

» J'ajouterai, Monsieur le colonel, que, lorsqu'on nous conduisait prisonniers, en nous dirigeant sur le Portugal,

vous me fîtes entrer dans une maison d'un petit village, *El Codon,* où l'on me donna une tasse de rhum et un pain de munition pour la route. Enfin, vous eûtes la bonté de m'accompagner jusqu'à la colonne des prisonniers, qui était en avant, et sans vous, Monsieur le colonel, les Espagnols m'auraient infailliblement égorgé avant que j'eusse pu rejoindre mes compagnons d'infortune.

» Je me suis souvent reproché, Monsieur le colonel, de n'avoir pas eu soin de demander le nom de mon bienfaiteur ; sans cela, croyez-le bien, j'aurais pris l'avance pour vous écrire et vous témoigner ma vive et éternelle reconnaissance. Enfin, je fais des vœux pour votre bonheur, et vous prie de me sacrifier un moment de vos loisirs pour m'écrire.

» Celui qui vous doit la vie,

» Signé : BONFILH, *chef de bataillon en retraite, officier de la Légion-d'Honneur.* »

Enfin ! je recevais le prix de mes démarches ! La lettre de ce brave commandant me rendit si heureux que je me promis bien de l'aller voir à mon premier voyage en France, et vous me voyez, mon jeune ami, revenant de Villaréal, où j'ai passé quelques jours que je compte au nombre de mes plus fortunés. Que n'étiez-vous présent à notre mutuelle reconnaissance ! Vous auriez pris une vive part à la joie de toute cette famille, dont j'emporte les bénédictions ! Avec quels charmes de souvenir M. Bonfilh m'a entretenu des événements de sa vie, entièrement conformes, du reste, à la narration d'Alexis.... C'est ainsi, par exemple, que, le 13 février 1820, M. Bonfilh, capitaine au 47e de ligne, en garnison à Paris, faisait, le soir, un service de ronde, dans la rue Saint-Antoine, lorsqu'on vint lui apprendre l'assassinat du duc de Berri. Aussitôt, il se rendit avec sa troupe devant la

rue Richelieu, et alla passer la nuit au poste de la Bibliothèque royale.

. . . .

— Colonel, je reste confondu. Le magnétisme joue un si grand rôle dans le récit que je viens d'entendre, que vous m'avez presque converti : aussi, à mon arrivée à Paris, ma première visite sera-t-elle réservée à M. Marcillet.

. . . .

Mon aimable compagnon s'arrêta à Orléans, où il devait séjourner, et j'arrivai seul à Paris, vers sept heures du matin.

A deux heures de l'après-midi, le même jour, je frappai chez M. Marcillet, où, par un hasard heureux, Alexis endormi donnait une séance....

Le maître du logis me fit un accueil plein de bienveillance et consentit à me mettre en rapport avec le somnambule.

Alors, m'adressant à Alexis :

— Mon cher Monsieur, lui dis-je, pouvez-vous deviner qui je suis?

Voici ses premières paroles :

— Vous êtes un ami du colonel Gurwood.

. . . .

J.-S. DE GOSSE.

(La *Pandore* du 1er juin 1845.)

Erratum. — Dernier numéro, page 67, 14me vers, lire : Dans ses goûts *si* grossiers et ses instincts mauvais.

Bordeaux. — Imprimerie CHAYNES et MALICHECQ, c. d'Aquit., 57.